

Espace Eclair, Escaliers du Marché 25, 1003 Lausanne

Jean-Luc CRAMATTE

PAPARAZZI

Photographies. Exposition du 9 avril au 14 mai

Rien de grave peut-être le cœur
de Jacques Roman

et

FERDINANDO CAMON

Samedi 9 avril à 11h • Mercredi 13 avril à 19h • Jeudi 14 avril à 19h •
Vendredi 15 avril à 19h • Mercredi 27 avril à 19h

*

LANTERNE DE LA COMPASSION

Un jour, me voyant dessiner, une des filles m'a dit : Toi, tu es de la police ! Et on m'a vidé. Et plus tard, quand je dessinais mon Féminaire de la rue Saint-Denis, je me suis fait engueuler bien des fois.

André Masson

J'ai écrit *Rien de grave peut-être le cœur* en terre catholique, dans le même temps que furent exécutées les prises de vue de la Grand-Fontaine par Jean-Luc Cramatte. Nous avons été présentés l'un à l'autre par Pierre et Wilma Jung, des amis communs habitant Fribourg. L'engagement dans le projet qu'il me proposait me fut engagement d'écrire, mais aussi engagement des deux côtés de la peau. Je pourrais dire ainsi : tandis que Jean-Luc décrivait son projet, quelqu'un en moi déjà marchait de concert vers une humanité hors du rang et j'entendais cette phrase de Kafka : *Ecrire, c'est sauter hors du rang des assassins*. Les assassins en rang, armés de leur morale, obstruant toutes les voies du possible, inculquant le totalitarisme en chacun des gestes appliqués du citoyen consentant.

Toute la joie que me procura cette aventure n'appartient qu'à elle seule et je la garde enclose en un album intime. Puisse sa lecture en terre protestante laisser entendre les échos de celle-ci.

Dans ce texte où la lanterne est rouge, la liberté de dire a l'espoir de susciter des réactions donnant à réfléchir pour secouer, éveiller. Et c'est en esprit de compassion, sur ce chemin-là, franchi le seuil de la Grand-Fontaine, que j'entends Camon, que j'entends ces campagnes dont il nous parle, qui ont subi un brusque passage à travers la transition industrielle, d'une société rurale à la société postmoderne, campagnes plongées dans un chaos profond recouvert par « le silence des campagnes ».

Patrice Angelini rappelle que les poèmes de Camon disent des choses graves, que les vers graveront dans la mémoire. Engagé dans la satire, Camon garde la fierté d'avoir eu raison

lorsqu'en sa jeunesse il écrivait : *Libérez l'animal* : le capital, selon lui, avait aliéné le paysan. Il a maintenant aliéné tout homme, définitivement : en le frappant d'amnésie. Le progrès n'était qu'un mirage, l'histoire n'est qu'une impasse. Ce constat de désastre, une formidable compassion le sous-tend chez Camon.

Jacques Roman

Ferdinando Camon

Ferdinando Camon est né en 1935 à Montagnana, en Vénétie. Il vient d'une famille paysanne. Il a écrit un recueil de poèmes préfacé par Pier Paolo Pasolini, *Liberare l'animale*, Prix Viareggio de poésie 1973, ainsi que plusieurs essais et recueils d'entretiens, dont ses conversations avec Primo Levi : *Conversations avec Primo Levi*, Gallimard/Arcades, 2005.

Poursuivi par le sentiment d'avoir trahi sa condition et le besoin d'expier, il déclare :

J'écris par vengeance. Non par justice, non par sainteté, non par gloire : mais par vengeance. Toutefois, au fond de moi, je sens cette vengeance comme juste, sainte, glorieuse. Ma mère savait écrire seulement ses nom et prénom. Mon père à peine davantage. Dans le pays où je suis né, les paysans analphabètes signaient d'une croix. Quand ils recevaient une lettre de la mairie, de l'armée, des carabinieri (personne d'autre n'écrivait aux paysans), ils s'épouvantaient et ils allaient se faire expliquer la lettre chez le prêtre. Je les ai vus passer plusieurs fois, j'étais un enfant. Depuis lors, j'ai senti l'écriture comme un « instrument de pouvoir », et j'ai toujours rêvé de passer de l'autre côté, de m'emparer de l'écriture, et pour l'employer en faveur de ceux qui ne la connaissaient pas : pour accomplir leurs vengeances.

Mais eux ne voulaient pas se venger et, par conséquent, ils ne se sentent pas représentés par moi. Et ceux que je cherche à venger me considèrent – à juste titre – comme un ennemi. Par conséquent, je suis isolé, je ne réussis à me lier avec personne. Partout où je suis passé, je suis un non-reconnu, un expulsé, un non-accepté : famille, pays, monde littéraire, monde catholique, parti communiste, psychanalyse. Je suis celui à qui on ne peut accorder aucune confiance, celui qui peut trahir.

Chacune de mes trahisons consiste dans la répétition de la première trahison : je me suis emparé de l'écriture pour venger les analphabètes, je suis passé à travers le catholicisme pour lui apprendre ce qu'est la sainteté, j'ai décrit les groupes de la violence pour les juger de l'intérieur, et je suis entré dans la psychanalyse pour « dominer » l'analyste. (...)

Chargée de ces devoirs, que peut-être elle ne saurait supporter, l'écriture m'use fortement. En acceptant de m'user, je me punis moi-même : je me punis des injustes justices que je rends chaque jour par chaque ligne de mon écriture.